

Chose extraordinaire, il ne fut pas avare, et — ce qui est aussi fort étrange — fustié il était, fustié il resta.

Comme, au fond, bien que joueur, c'était un brave homme, il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait, comme on dit, les mains percées. Et, quand il jetait ainsi ses trésors, il souriait et plaisantait, que ce n'est pas à dire.

Avec ça, pourtant, un jour vint la Mort, drapant ses os dans un grand linceul blanc, car il faisait frisquet.

— Oh ! que je suis lasse ! dit-elle en arrivant.

Et elle s'assit sur le "plot" du fustié.

— Allons, fais vite ton acte de contrition et ramasse tes frusques : c'est ton heure, et je te viens chercher.

— Tu es bien pressée, la Décharnée, lui répondit le fustié, tranquille comme la belle eau. Si tu es lasse, repose-toi.

— J'ai force besogne : il faut que je parte.

Et la Mort veut se lever, et, pour se lever, elle fait un effort. En vain. Elle est engluée sur le "plot" et ne peut se désengluier. Elle trépigne et s'arracherait le poil si elle en avait. De nouveau, elle s'escrime, C'est peine inutile.

— Eh ! bien, maintenant, que faut-il faire ? grogna-t-elle au fustié. Et ma besogne ? J'ai tant de besogne !

— Je t'ai domptée et je suis ton maître... Si je n'étais pas pitoyable, ô laide Mort, tu passerais là une belle vie ! Pourtant, si tu veux, je te délivrerai... à condition !

— A condition ?

— Que tu me laisses en paix cent ans pour le moins. Veux-tu ?

— Non, tu m'en demandes trop !

— Ah ! oui... C'est non ?... Eh ! bien, si tu te plais là, restes-y.

Le fustié riait... et plaisantait, que ce n'est pas à dire.

Finalement, la Mort mit les pouces et ils tombèrent d'accord à cinquante ans.

Désempoissée, la Mort se leva, et, grommelant, fusa comme un éclair pour aller à sa besogne.

Et le brave fustié, satisfait de son premier souhait, de son pacte avec l'Edentée et sûr de l'avenir, revint à ses charpentes et laissa couler

l'eau. Et, de temps en temps, le jeu lui profitait.

* * *

Quand on est heureux, que rien ne vous manque et que vous ne languissez point, cinquante ans passent vite. La Mort revint, drapant ses os dans un grand linceul blanc.

— Allons, hisse ! lui fit-elle ; cette fois, c'est pour de bon : il est l'heure.

— Tu es encore là, vieille sorcière ! Qui te demande ? Ce n'est pas l'heure, il s'en manque d'une petite demie si mon horloge va bien.

Et, toujours trop pressée, la Mort admirait, en attendant l'heure, le grand figuier du fustié.

— Les belles figues ! Elles dégouttent de miel et vous tirent l'œil.

— A ton service, si tu en veux.

La Mort a toujours faim ; elle grimpa sur le figuier. Ah ! elle en avala...

La demi-heure s'écoula, et la vieille fée, affreux oiseau de proie sur la branche, de là-haut cria au fustié :

— Cet acte de contrition est-il achevé ou non ?

— Tu peux descendre, je suis prêt.

Et la Mort veut descendre. Mais elle est clouée sur le figuier et ne peut se déclouer. Elle se démène.

Et le fustié rit et plaisante, que ce n'est pas à dire.

— J'ai été, je suis et je serai ton maître. Si tu veux pourtant, je te délivrerai, car, après tout, je suis pitoyable. Mais à condition...

— A condition ?

— Que tu me laisses la paix cent cinquante ans pour le moins. Veux-tu ?

La Mort et le fustié, passablement, débattirent ; à la fin, ils tombèrent d'accord à cent ans.

— D'ici là, se dit le fustié, il coulera de l'eau dans le Rhône. D'ailleurs, mes jambes flageolent et je me sens un tantinet vieillir.

La Mort descendit, et, se mordant les doigts, fila lestement.

* * *

Les cent ans passèrent, la Mort arriva, trouva le vieux fustié tout décrépité, tout cassé, la bave aux lèvres, la tête branlante. Elle l'attrapa pendant qu'il sommeillait, le chargea sur son épaule et l'emporta dans l'autre monde...